
CHAPITRE IX.

Du dogme de la destruction du monde.

Nous avons vu, dans notre second livre (1), l'effet que produit sur les notions religieuses du sauvage, le souvenir des calamités physiques et des bouleversements de la nature. Cet effet se prolonge chez les peuples policés. Partout des fêtes ou publiques ou secrètes, des rites effrayants ou des commémorations mystérieuses, rappellent ces épouvantables catastrophes. Mais ici apparaît encore une différence entre les cultes indépendants des prêtres et ceux que le sacerdoce a façonnés. Les premiers n'ont conservé de ces convulsions effrayantes que des traces confuses, déguisées par des cérémonies dont le sens était caché (2).

(1) Tome I, pag. 225, 228, second. édit.

(2) Voyez Boulanger, Antiq. dévoil. par ses usages.

Les législateurs se sont efforcés d'écarter des esprits l'inutile terreur d'un péril inévitable. Les nations gouvernées par le sacerdoce ont semblé, au contraire, prendre un triste plaisir à se nourrir de ces souvenirs lugubres : elles les ont rattachés souvent aux divinités malfaisantes qu'elles enseignaient à redouter. Leurs rites ont été à la fois commémoratifs de malheurs anciens et prophétiques de nouveaux malheurs. Leurs fêtes ont annoncé le retour des événements terribles, dont elles perpétuaient la mémoire. Toutes leurs mythologies nous peignent les dieux ne résistant à la force destructive que par des efforts et des ruses continuelles, et destinés à succomber tôt ou tard dans la lutte.

La portion scientifique et métaphysique des religions sacerdotales donne à cet égard aux prêtres un grand avantage (1). Les con-

(1) Dans la métaphysique indienne, la destruction et la création sont une et même chose. La création n'est point, comme dans le polythéisme grec, l'effet de la séparation du chaos, qui entre en fermentation et produit l'univers, les dieux et les hommes. Le dieu suprême existe seul dans son repos ineffable : il sort de ce repos, se contemple, médite, se divise en deux parts et projette hors

naissances dont ils sont les seuls propriétaires, leurs calculs astronomiques et l'observation des phénomènes physiques, dont ils font une étude qu'ils se réservent exclusivement, leur servent à rattacher les révolutions qu'ils prédisent, soit au retour de ces phénomènes, soit au cours des astres : leur philosophie s'y mêle ensuite, et le panthéisme, qui est son dernier terme, combine la destruc-

de lui le monde matériel, partie de lui-même. De là résulte que lorsqu'il rentre dans son repos, lorsqu'il cesse de se contempler dans l'universalité de ses attributs, le monde immortel qu'il enferme en son sein, reste plongé dans l'unité mystérieuse. Le monde matériel et temporel disparaît : la création visible n'est plus animée du souffle céleste, et tout ce qui n'est pas Dieu s'anéantit. C'est de moi que cet univers émane, dit Crishna dans le Bhavishya-pourana ; et c'est en moi qu'il s'anéantira. Dans l'un des Oupanishads, le dieu créateur éprouve une faim dévorante, et engloutit son œuvre, aussitôt qu'il l'a produite. De là une lutte constante entre la vie et la mort, lutte qui occasionne la destruction du monde existant et son remplacement par un monde nouveau. Wilson, dans son volumineux *Traité de la poésie théâtrale des Indiens*, imprimé à Calcutta, en 1827, parle d'une pièce écrite en rythmes sacrés, et représentant la destruction du monde, la terre s'abîmant au fond des eaux, et réparaisant rajeunie et purifiée.

tion du monde avec cet être infini, immobile, inaperçu, inactif, qu'ils ont placé au-dessus de tous les dieux actifs et visibles (1).

A la fin des douze mille années divines, qui sont égales à quatre millions trois cent quatre-vingt-dix mille de nos années, et qui composent un jour de Brama, ce dieu s'endort, et tout ce qu'il a créé disparaît. A son réveil, il crée de nouveau toutes les choses ; mais au bout de cent ans il meurt, et sa mort est suivie de la destruction de tous les êtres (2). D'épaisses

(1) Le Mah-Pirli, l'anéantissement de l'univers, se termine, suivant le Bedang, par l'absorption de toutes choses en Dieu.

(2) Les Indiens nomment ces révolutions menwanturas. Leurs yogs, qui sont des âges pareils à ceux de la mythologie grecque, se terminent par un déluge, leurs menwanturas par un incendie universel. Plusieurs sectes indiennes comptent dix mille menwanturas. Il est vraisemblable que des calamités locales ont plus d'une fois accredité ces traditions. Le géant Nirinachéren, disent les bramines de Mahabalipour, voisins du lieu dit les Sept pagodes, roula la terre comme une masse informe et l'emporta dans l'abîme. Wichnou le poursuivit, le tua, et replaça la terre dans sa position primitive. D'après la description des ruines de Mahabalipour par Chambers, on y aperçoit des traces manifestes d'un tremblement de

ténèbres enveloppent le globe. Wichnou seul reste comme un point resplendissant dans l'espace. Les mers soulevées couvrent les trois mondes. Le cheval blanc qui porte la dixième incarnation pose sur la terre son quatrième pied qu'il tient levé depuis le commencement des siècles, et dont le poids précipite dans l'abîme la demeure des hommes. La tortue qui la soutient se retire. Le serpent dont les replis l'entouraient, Adiseschen aux mille têtes, vomit des flammes qui réduisent tout en cendre. Schiven dépose ses formes variées et s'agite comme un feu livide sur les ruines du monde brisé (1).

Chez les Birmans, un être mystérieux descend sur la terre : ses vêtements noirs flottent dans les airs; ses cheveux sont épars : il

terre. Les bramines du lieu ont généralisé l'événement partiel. (As. Res. I, 153-154.)

(1) Bagavadam, liv. XII. Suivant d'autres livres sacrés, six mille et une de ces révolutions ont déjà eu lieu. Le Shastabade n'en admet que quatre : Trois fois, dit-il, la race humaine a été détruite : la terre, couverte de cadavres, a trois fois porté le repentir dans l'ame du dieu qui avait donné cet ordre sévère. Le quatrième âge dure encore; mais le moment approche où tous les corps seront anéantis, où Dieu rappellera dans son sein toutes les ames. (As. Res. VI, 245.)

pousse des cris aigus d'une voix tremblante. Des torrents de pluie gonflent soudain les mers et les lacs. Une affreuse sécheresse succède à ces inondations. Les plantes se fanent, la terre s'entr'ouvre. Les hommes se livrent des combats sans motifs et sans terme. Deux soleils dardent sur le globe des feux dévorants. Le dernier arbre périt desséché. Un troisième soleil tarit les rivières; un quatrième et un cinquième les mers et l'Océan; un sixième fait sortir de l'abîme des tourbillons de flammes; un septième consume les habitations des dieux et des hommes, et s'éteint enfin lui-même faute d'aliments (1).

Les Mexicains reconnaissent aussi quatre âges du monde; l'un avait fini par un déluge, le second par un tremblement de terre, le troisième par un ouragan; le terme du quatrième n'était pas éloigné. Dans cette attente, ces peuples, à l'expiration de chaque siècle, ou de chaque période de cinquante-deux ans, éteignaient tous les feux dans les temples et dans les maisons, et brisaient les meubles et

(1) As. Res. VI, 246.

les vases. Les prêtres portant les attributs de leurs dieux, se rendaient sur une haute montagne, et déclaraient aux assistants que toutes les divinités avaient quitté la ville peut-être pour n'y jamais revenir; mais que, pour connaître les intentions divines, ils allaient essayer de rallumer les feux qu'ils avaient éteints. Les femmes et les enfants se couvraient le visage de feuilles d'aloès, et la multitude fixait d'inquiets regards sur la torche dépositaire de sa destinée. A l'instant où la flamme paraissait, des cris de joie saluaient les dieux pour les remercier du répit qu'ils accordaient aux hommes (1). La durée du monde, au dire des Tibétains, était divisée en quarante-neuf périodes. Sept incendies, suivis par un déluge, se renouvelaient sept fois, et à la dernière catastrophe, des flèches empoisonnées sillonnaient l'espace : les ressorts de l'univers se brisaient, et toutes les existences devenaient la proie du néant (2).

L'incendie universel des Égyptiens devait

(1) CLAVIG. Hist. of Mexico, I, 401-402; Humboldt.

(2) Voy. de Turner et de Pallas.

avoir lieu tous les 3,000 ans, à l'équinoxe du printemps ou à celui d'automne. Au lieu d'inondations fécondantes survient un déluge de feu. Le monde entier est la proie des flammes, et la terre sacrée d'Hermès s'évanouit en fumée; mais c'est moins une destruction qu'un renouvellement de la nature. Au solstice d'été suivant, le soleil étant dans le Lion, la lune à sa droite dans l'Écrevisse, les planètes dans leurs demeures respectives, et le Bélier au milieu du firmament, Sothis reparait et salue à son lever le nouvel ordre de choses, et les temps nouveaux qui commencent. Une fête solennelle rappelait et annonçait ces révolutions. On y peignait en couleur de sang les troupeaux et les arbres : cette couleur était expressive de la chaleur extrême qui devait tout détruire (1).

Les livres sacrés du Nord sont remplis de descriptions non moins lamentables. Le

(1) ÉPIPHAN. adv. HÆR. V. Sur le déluge et la destruction du monde chez les Chaldéens, Gœrres. I. 268-272, et sur ce dogme emprunté d'eux par les Juifs, ib. II, 522. Stäudlin (Hist. de la Mor., II, 14) prétend qu'ils l'ont puisé chez les Perses.

crépuscule des dieux (1), dit la Voluspa, commencera par trois hivers terribles (2) que nul printemps, nul été n'interrompra. La nature, vieille et décrépite, n'opposera qu'une faible résistance aux forces réunies qui conspirent sa perte. Tous les éléments franchiront leurs limites. Un monstre nourri par une magicienne ennemie des mortels, sortira de la forêt qu'il habite : des vents impétueux mugiront de tous côtés. Le coq prophétique, agitant ses ailes noires, frappera les échos de ses cris sinistres. La nuit couvrira l'arc-en-ciel, pont mystérieux entre les cieux et la terre. Surtur, le roi du feu, viendra du Midi avec ses phalanges invincibles. Il sera monté sur un coursier dont les naseaux fumants jetteront des flammes. Le vaisseau funèbre (3) qui, depuis qu'Héla (4) exerce son empire, se construit lentement des os de ses victimes, cinglera vers l'Orient, conduit par le géant qui lui sert de pilote (5); il recevra

-
- (1) Ragna-Rockur.
 (2) Fimbul-Wetter.
 (3) Negel-Fare.
 (4) La Mort.
 (5) Le géant Rymer.

sur son bord les génies impatients de consommer le grand œuvre de la destruction. Loke et Garmur, le Cerbère du Nord, se joindront aux enfants de la gelée. Le loup Fenris a brisé ses fers. Le serpent Mitgard, tel qu'un fantôme obscur, se dresse, sort des ondes et se roule sur le rivage. Les montagnes tremblant sur leur base s'entre-choquent avec un craquement effroyable. Le soleil pâlit, la terre s'enfonce, Surtur approche, le ciel se fend. Les compagnons de Surtur pénètrent par des brèches enflammées jusqu'à la plaine immense que domine la citadelle des dieux. Heimdall (1) donne du cor au haut de la tour. Les Nains, à l'entrée de leurs cavernes, gémissent et versent des larmes. Les hommes meurent en foule, et l'aigle les dévore en poussant des cris de joie. Les dieux prennent leurs armes : les héros qu'Odin rassemble dans le Valhalla s'avancent, et il les passe en revue. Sur sa tête est un casque d'or : ses membres sont couverts d'une armure étincelante. Il brandit sa lance jusqu'ici victorieuse; mais il connaît les arrêts

-
- (1) Le portier céleste.

du sort. Sa perte est infaillible. Il n'en luttera pas moins vaillamment. Fenris ouvre sa gueule énorme. Le serpent lance autour de lui des flots de venin. Thor lui porte un coup mortel; mais il entoure de ses replis son vainqueur et l'étouffe. Frey succombe sous les coups de Surtur. Le chien Garmur et le dieu Thyr périssent l'un par l'autre. Fenris dévore Odin, et tombe sous l'épée de Veydar. Loke et Heimdall s'entre-tuent. La fin des âges est accomplie. Le dieu inconnu prononce ses arrêts. Les bons et les méchants séparés habiteront à l'avenir différentes demeures (1). Une terre nouvelle surgira du sein de l'onde : un jeune couple, enfant du soleil, la repeuplera. L'aigle, en se retirant, portera dans son bec les poissons jetés par l'orage sur la cime des monts. Les dieux se bâtiront un palais resplendissant, où désormais leur félicité sera sans mélange, et Loke abjurera sa révolte pour s'identifier à l'être infini.

Nos lecteurs remarqueront sans doute que dans ce tableau toutes les idées sacerdotales

(1) Les bons, le Gimle; les méchants, le Nâstrond.

se combinent : le dieu suprême autre que les divinités agissantes, la lutte des puissances malfaisantes contre la force préservatrice, l'introduction de la morale, la division des morts en deux classes, enfin la défaite et la conversion du mauvais principe.

Partout les mêmes dogmes et les mêmes descriptions se reproduisent. Les Perses s'attendaient à un incendie universel (1). Une inondation générale était annoncée par les Druides (2). La prophétie d'un événement pareil contenu dans le Chiking est probablement un reste du culte sacerdotal qui existait jadis à la Chine. On connaît les passages relatifs à cette catastrophe dans les écrits des chrétiens (3) : plus d'une fois l'Église a renouvelé ces prédictions lugubres, et le pouvoir ou les richesses des prêtres en ont toujours profité; quoi

(1) Dans le Zendavesta, comme dans le Mahabarad, ce sont les comètes qui mettront fin au monde actuel, quand elles auront accompli les temps qui leur sont assignés. Zend. LXVII. Ha.

(2) STRAB., Mém. de l'acad. des inscript. XXIV, 345.

(3) V. l'Épître de Barnabas, disciple de saint Paul. Il fixe la fin du monde à la 6000^e année. STAEDLIN, Hist. de la morale, II, 14.

de plus propre, en effet, à donner aux terreurs religieuses un ascendant sans bornes que l'attente perpétuelle d'un bouleversement qui fera disparaître tous les intérêts terrestres? Les approches de la mort ramènent d'ordinaire les individus à la dévotion. Le dogme de la destruction du monde tient l'espèce entière dans une longue agonie.

CHAPITRE X.

Du Phallus, du Lingam et des divinités hermaphrodites (1).

NOUS rencontrons enfin, dans les religions sacerdotales, une classe de dieux qui nous semblent bizarres, qui, par degrés, deviendront révoltants et scandaleux, et dont les religions indépendantes des prêtres ne se sont souillées

(1) Ce n'est pas sans répugnance que nous sommes condamnés à parler de ces divinités obscènes et scandaleuses; mais elles occupent une telle place dans les anciennes mythologies et dans les religions encore existantes de l'Inde et du Tibet, que nous n'aurions pu les passer sous silence, sans laisser une lacune, qui aurait eu pour inévitable résultat de jeter de grandes obscurités sur les autres parties de nos recherches. Il a donc fallu aborder ce sujet : nous avons tâché d'y apporter de la réserve et de la décence. On trouvera des détails mille fois plus libres dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix sur les mystères, et dans les mémoires de l'Académie des inscriptions.